

CHINOIS

LA GRANDE GUERRE

ET SES CHINOISERIES



Le Pas-de-Calais compte neuf cimetières chinois de Alette à Saint-Étienne-au-Mont, en passant par Ruminghem, où reposent les compatriotes de ce « Coolie ».

DURANT plus d'un demi-siècle, André Coilliot a collectionné les « souvenirs » – du très petit au très encombrant – des deux guerres mondiales. Véhicules, uniformes, livres... S'il a vendu une grosse partie de son « trésor des guerres » à Avril Williams, une Anglaise ayant ouvert un musée près de son « tearoom » à Auchonvillers dans la Somme, l'ancien cheminot de Beaurains reste l'une des figures majeures de la « petite histoire locale des deux conflits ». Incollable sur les « sombres jours de mai 40 à Arras » ou sur « Beaurains sous le feu de 1914 à 1917 ». Intrigué aussi par la présence de travailleurs chinois dans notre département durant la Grande Guerre.

« J'ai vu des tombes avec des idéogrammes dans le cimetière d'Alette, et je me suis dit comment ça se fait qu'ils sont là? » Question longtemps passée sous silence; le sort des « Coolies » dans nos campagnes a été peu étudié. Très peu étudié. Dragons, pétards, nattes et tresses, les choses bougent aujourd'hui, on a même vu une conférence internationale de trois jours sur le sujet en septembre der-

nier... en Chine, plus exactement à Weihai dans la province de Shandong (au nord-est du pays) où fut recrutée la majorité des 95000 Chinois ayant travaillé pour l'armée britannique de 1917 à 1920. Côté armée française, 44000 travailleurs effectuèrent ce grand déplacement (la baie de Canton était une enclave française). André Coilliot sort son dossier « chinois » et tombe sur la photocopie d'une carte indiquant les nombreux camps - et cimetières - du Chinese Labour Corps: Arques, Audruicq, Berguette, Boulogne, Calais, Dannes-Camières, Érin, Étaples, Hardelot, Houdain, Moule, Ruminghem, Saint-Omer, Senninghem, Tournehem, Wimereux... Et il en manque. Le camp de Bouvigny-Boyeffles a été retrouvé et étudié par Serge Thomas et ses élèves de l'école de Sains-en-Gohelle. Les témoignages ont afflué à l'école! Beaucoup tombaient des nues. Il y avait bien des centaines de Chinois en Gohelle, dans le Ternois. « À Érin, ils réparaient des tanks », rappelle André Coilliot. Une immense usine. Le musée du tank à Bovington en Angleterre possède des photographies d'ouvriers chinois (51^e, 69^e et 90^e compagnies) des *Tank Central Workshops* implantés dans la vallée de la Ternoise, à Érin puis à Teneur.

Nettoyer les tranchées!

Dès 1916, Anglais et Français confrontés à de terribles pertes humaines, se tournaient vers la Chine (qui déclara la guerre à l'Allemagne le 14 août 1917) pour trouver une main-d'œuvre indispensable, dans les ports notamment. Les Français furent apparemment les premiers à « contractualiser » sur la base de 50000 travailleurs, Marseille accueillant un contingent chinois en juillet 1916. Après négociations avec Pékin, les Britanniques recrutèrent un premier millier de « paysans, forts et capables d'affronter des différences climatiques » du côté de Weihai en novembre 1916 et le Chinese Labour Corps - CLC - fut officiellement constitué le 21 février 1917. Sur une période de treize mois, quelque 84000 Chinois effectuèrent de sacrés périples: en passant par l'Afrique du Sud, le canal de Suez, le canal de Panama, la Jamaïque, New-York! La principale route fut celle du Pacifique: débarquement sur l'île de Vancouver (côte ouest du Canada), longue traversée en train jusqu'à Halifax puis le bateau à nouveau jusqu'à Liverpool ou Plymouth, un peu de terre ferme et encore une traversée de Folkestone à Boulogne-sur-Mer avant de reprendre la voie du rail vers Noyelles-sur-Mer et le quartier général du Chinese Labour Corps. Les Chinois du CLC ne portaient pas d'uniforme; ils étaient répartis - à au moins dix miles du front - dans des compagnies de cinq cents hommes, chacune ayant son major ou son capitaine britanniques, son interprète. Deux repas par jour, dix heures de travail par jour, sept jours sur sept, repos lors des fêtes du calendrier chinois et une paie quotidienne modique avec une partie envoyée en Chine.

S'ils étaient parfois dans les cuisines ou les blanchisseries, ces travailleurs devaient surtout charger et décharger les navires dans les ports, réparer les routes et les voies ferrées, construire des aérodromes... À la fin de la guerre, les Chinois ont rebouché les tranchées et les trous de bombes, recherché les obus qui n'avaient pas explosé et déminé, récupéré les fils de fer barbelés, mais aussi « ramassé » les corps déchiquetés des victimes avant de les enterrer dans les tombes qu'ils avaient préalablement creusées, participant ainsi à la création des cimetières militaires. Durant leur « temps libre », les travailleurs chinois avaient la réputation d'être des maîtres de l'artisanat de tranchées, fabriquant de très beaux objets à partir de balles, de grenades, d'obus. « Les Chinois au service de la France étaient

plus heureux qu'avec les Anglais: il y avait moins de racisme, avance André Coilliot. Dans l'Arrogeois, en février 1919, plus de cinq mille Chinois de la main-d'œuvre coloniale ont remis en état le territoire, à Boisleux, Boiry-Saint-Martin, Bucquoy, Berles, Bienvillers, Foncquevillers, Douchy-lès-Ayette, Ransart, Basseux, Rivière... Comme il y avait un manque de surveillance, il y eut des actes de pillage dans les baraquements provisoires. »

Le premier Chinatown

Au total, environ deux mille travailleurs chinois ont trouvé la mort en France, victimes de maladies, de bombardements, d'explosions lors du « nettoyage » des tranchées, de quelques exécutions et surtout de la grippe espagnole.

De 1918 à 1923, les états-majors renvoyèrent progressivement leurs travailleurs vers le Céleste

Empire. Entre deux et trois mille restèrent en France, prenant la poudre d'escampette alors qu'on les dirigeait vers le port de Marseille, créant aux alentours de la gare de Lyon, dans l'îlot Chalon, le premier quartier chinois de Paris, aujourd'hui disparu et où une plaque fut inaugurée le 28 novembre 1988, rue Maurice-Denis, « en hommage à tous les ressortissants chinois - travailleurs ou engagés volontaires - qui moururent pour la France. » Certains seraient restés dans le Pas-de-Calais? « Il me semble dit André Coilliot, qu'un Chinois s'est marié dans un village du sud de l'Artois et qu'il a eu un fils! »

Maître de conférences à l'Université du Littoral Côte d'Opale depuis 2003, Li Ma qui a grandi à Canton en Chine avant de venir en France en 1988, a éprouvé un violent ressentiment en découvrant que l'histoire des travailleurs chinois en France durant la première guerre mondiale était oubliée, ignorée. Même chez des historiens! À la fois ulcérée et « survoltée », elle était prête à réparer une injustice flagrante. En mai 2010, elle a organisé un colloque international à Boulogne et Ypres; les 24 communications figurant dans l'ouvrage *Les Travailleurs chinois dans la première guerre mondiale. Le premier en langue française*.

